

XYZ. La revue de la nouvelle



Autoportrait

Karoline Georges

Numéro 88, hiver 2006

Les « Cartier » de la nouvelle

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3189ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Georges, K. (2006). Autoportrait. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (88), 44–51.

Autoportrait Karoline Georges

POUR COMPRENDRE ce que je vous demande, il vous suffira d'observer cet autoportrait.

C'est ma mère, à vingt-sept ans, devant son miroir préféré. Je suis à côté d'elle, à genoux. Hors-cadre. Je n'ai jamais réussi à pénétrer la zone de prise de vue. Ma mère savait me repousser, d'un seul froncement de sourcils. Et quand j'insistais, elle pointait sur moi l'atomiseur de son parfum, jusqu'à ce que je recule en m'étouffant.

Ma mère se photographiait tous les jours. Ou presque.

Pour garder contact avec la réalité, m'expliquait-elle, tandis qu'elle contemplait ses œuvres, des heures durant.

Rien ne me comblait davantage que l'amour de ma mère pour son propre reflet.

Chaque matin, elle m'enseignait sa discipline :

Illuminer l'humeur d'un seul coup de pinceau!

Ombrer ce segment du nez afin de créer une chute de narine plus noble!

Ourler la lèvre inférieure, jusqu'à créer l'illusion d'un fruit parfaitement mûr!

Choisir la couleur de fard appropriée, en fonction de la température et de la luminosité du lieu à investir!

Toujours s'offrir au mieux de son potentiel esthétique!

Toujours!

Que j'ai entendu ma mère.

Que j'ai admiré sa beauté.

Toute mon enfance, j'ai joui de nos matinées de pure féminité dans sa chambre d'or. À m'enivrer du mélange d'effluves de ses innombrables cosmétiques. À contempler les célèbres sourires qui tapissaient le mur derrière son miroir. *Les divinités du Glamour*, répétait-elle, en buvant des cocktails roses ou blancs, en virevoltant sur la musique de Wagner. J'adorais Wagner. Sa musique me semblait aussi grandiose que la présence de ma mère. Et que j'aimais

m'agenouiller près d'elle pour l'applaudir, sans cesse. Ma mère soufflait sur sa houppette, et les petits grains de talc tourbillonnaient silencieusement,

scintillaient,

un ballet microscopique, disait-elle.

Je dansais, et ma mère riait.

Lisez, à l'endos de l'image :

L'absolu consiste à jouir de soi.

Ma mère signait de cette maxime chacun de ses autoportraits.



J'aurais peut-être dû apporter d'autres images. Pour vous présenter ma mère en entier. Mais j'étais tellement anxieuse de vous rencontrer. Et votre réaction m'inquiète, aussi.

Je ne sais pas expliquer convenablement l'effet que ma mère provoquait. Mon père croyait qu'elle était une muse incarnée pour exprimer la quintessence de la beauté. Souvent, il s'immobilisait derrière la porte de la chambre de ma mère, le regard vide, totalement concentré sur son désir de la voir surgir. Un jour, il m'a confié que cette attente le comblait au-delà des mots. Et je comprenais, je crois.

Mes parents s'aimaient d'un amour parfait.

La plupart du temps, ma mère se cloîtrait dans ses quartiers, afin d'éviter tout contact avec mon père.

Distanciation hygiénique, chuchotait-elle.

Procédure de préservation du désir, m'expliquait mon père, d'un ton exalté.

Et quand il n'y tenait plus, mon père s'illuminait d'une fougue étrange, une colère presque, puis il forçait la porte de la chambre de ma mère, et tous deux gémissaient alors d'une même voix.

Le véritable amour, je vous dis.



Quand je lui répétais que sa beauté me semblait mille millions de fois plus merveilleuse que la mienne, ma mère me prenait dans ses bras et me couvrait le visage de baisers fleuris.

La jalousie entre femmes est le plus haut témoignage de reconnaissance, d'amour, du désir d'exister, professait-elle.

Et puis elle appelait mon père, pour lui raconter mon propos, en caressant ma tête.

Cette enfant n'est-elle pas exquise ?

Mon père confirmait d'un soupir. J'étais sacrée comme ma mère et tout ce qui la concernait. Pour en témoigner mon père s'agenouillait, puis effleurait nos mains de son front, en proclamant qu'il n'existait aucun mot pour exprimer notre perfection.

Et quand ma mère disait ensuite en ouvrant une bouteille de champagne :

La petite serait jolie en rose et orange,
sitôt mon père m'entraînait dans les boutiques.

Tu serais jolie en rose et orange, c'est vrai, répétait-il.

Et nous revenions à la maison, attendre ma mère au salon avec ma nouvelle robe et un bouquet de fleurs coordonnés ; nous patientions, sans mot dire, une étreinte fébrile de nos mains marquait notre émotion commune, nos regards fixaient le milieu de l'escalier, là où ma mère aimait s'arrêter pour sourire. Parfois nous attendions toute la soirée, parce que ma mère avait beaucoup à faire pour parfaire sa perfection. Parfois l'attente durait des jours. Ou même des semaines. Mon père installait alors son bureau au pied de l'escalier, il faisait jouer une jolie musique, et moi je dansais et je riais, en prenant bien soin de ne pas friper ma robe. Et plus l'attente se prolongeait, plus grande était la fête. Mon père commandait alors des dizaines de bouquets de fleurs chaque jour, il m'offrait des poupées à l'image de ma mère, il me racontait ses souvenirs de leur amour, il m'expliquait toutes les émotions que ma mère savait susciter.

Pendant ce temps, ma mère sublimait son reflet.

Et peu importe le temps qu'elle consacrait à sa propre splendeur, du moment qu'elle existait.

J'aurais peut-être dû vous avertir plus tôt : vous avez entre les mains une reproduction de son autoportrait. Ça explique le léger flou. Je conserve les originaux en lieu sûr. S'il fallait que j'altère ne serait-ce qu'une bordure, un coin, un millimètre d'une de ses œuvres, j'en mourrais de honte.

Je ne me souviens plus à quel moment j'ai commencé à collectionner les autoportraits de ma mère. J'étais très jeune. Six ou sept ans. Mon père m'a offert d'immenses albums roses, gravés du descriptif :

Ma maman, que j'aime plus que tout au monde.

Mon père souhaitait que j'opère par datation, mais je préférais démêler les *Trois Grandes Humeurs* de ma mère, comme elle les nommait elle-même.

Il y avait d'abord son désir de séduction.

Je voudrais enflammer tous les cœurs, et surtout le tien, chair de ma chair, me susurrait-elle alors.

Venaient ensuite ses moments de froide satisfaction.

Admire-moi ! Observe-moi sous tous mes angles, je suis l'incarnation de la perfection, m'ordonnait-elle pendant des heures ces jours-là.

Parfois, ma mère ne parlait pas, et ne prenait qu'une seule photographie, d'une manière distraite. Puis elle s'installait à la fenêtre avec une bouteille d'alcool pur et elle dessinait des ronds invisibles de ses doigts sur le verre.

J'avais appris à reconnaître les regards de ma mère qui annonçaient ses replis sur elle-même. Alors je m'isolais dans le corridor près de sa chambre et je contemplais mes archives.

La collection des autoportraits de ma mère m'a occupée toute mon enfance durant. J'avais toujours à faire. Assister aux séances de photographie, ordonner la suite des images, m'inspirer ensuite de mes préférées pour écrire des poèmes. J'ai écrit des centaines d'éloges à la magnificence de ma mère. Mon tout premier a d'ailleurs causé un émoi formidable :

*Ma maman est belle comme ses blonds cheveux
parfaite comme le bleu de ses yeux*

Mon père l'a exposé dans son musée où s'amoncellent les souvenirs de ma mère. On trouve de tout dans l'immense musée de mon père. Des bas filés, des mules disparates, de magnifiques toilettes dont ma mère souhaitait se débarrasser, et je ne sais combien d'accessoires conservés sous vide. Mon père s'inspirait d'ailleurs de chaque objet pour inventer ses romans d'amour qui ravissaient des millions de cœurs.

Il disait :

Si tu réussis à devenir une femme aussi merveilleuse que ta mère, ton bonheur sera assuré. Dès lors, tu n'auras plus rien à faire, qu'accepter d'être adorée.

Ensuite, il allait ouvrir la porte à ses amis, qui venaient s'installer au salon, boire des liqueurs sucrées, discuter des sports et des actualités politiques, en attendant l'apparition de ma mère, chaque fois moulée dans une étoffe somptueuse. Immanquablement le groupe implorait une chanson, et ma mère s'élevait sur le podium de verre conçu par mon père, pour chanter les classiques de ses idoles, en roulant lentement les hanches. Elle s'absorbait dans sa performance, le regard au-delà du groupe, puis elle se dérobaît au plus fort de l'ovation pour s'isoler dans ses quartiers le reste de la soirée. Et mon père me demandait alors d'une voix tremblante :

Vois-tu ? As-tu vu ? Est-il possible d'exister de manière plus absolue ?

Je voyais ; je ne croyais pas qu'il soit possible d'exister davantage que ma mère et j'applaudissais plus fort encore.

Que j'ai adoré ma mère.

Que j'adore encore ma mère.

Et mon père adore ma mère, et nous l'adorons ensemble ; nous adorons tout ce qu'elle adore, surtout sa beauté.

Ça semble tordu, extravagant, je sais.

Mais si vous connaissiez ma mère.

□

Observez cette attitude. Cette image révèle l'essentiel de ma mère. Consciente de sa beauté phénoménale. *Une offrande pour la*

jouissance de l'autre par la sienne même, comme dit mon père. C'est son plus bel autoportrait. Parfaite, absolument.

Toujours parfaite, en fait.

Jusqu'à ce jour d'hiver.

La veille de son trente-troisième anniversaire.

Ce jour-là, elle a pris soin de se dénuder devant moi. Pour me montrer à quel moment précis on bascule de l'efflorescence à la putrescence. C'était un exercice d'observation difficile. Un affaissement de la chair à peine perceptible. Un si léger ramollissement.

Elle a dit :

Je t'accorde l'autorisation de me photographier. Une seule prise. Quand je serai couchée. Quand je fermerai les yeux. Seulement quand je fermerai les yeux.

Elle s'est parfumée, a glissé entre ses draps. Elle a bu lentement un cocktail, en multipliant les poses, en me souriant. Je l'observais à travers la lentille. J'attendais qu'elle ferme les yeux. Avec une fébrilité inexprimable. Le spectacle de la beauté de ma mère m'hypnotisait toujours autant. J'avais treize ans. Ce matin-là nous avions découvert ensemble mes premières menstruations.

Tu seras bientôt d'une féminité extraordinaire, un nouvel absolu.

Ma mère avait eu ce frisson étrange.

Combien de temps ai-je patienté sans bouger, l'index sur le déclencheur ?

J'ai remarqué l'apparition des tremblements, le serrement de ses mâchoires, ses déglutitions de plus en plus rapprochées, sa respiration pénible, mais je n'ai pas compris.

Et puis.

Sa bouche s'est ouverte comme souvent lorsqu'elle prenait ses postures de séduction. J'ai pensé qu'elle ressemblait vraiment à une poupée. Même regard vide, miroitant. Même absence. Et pourtant cette beauté. Cette perfection.

Elle n'a plus tremblé.

Son regard s'est cristallisé. Deux astres bleus, en suspens au cœur de son expression immaculée.

Elle n'a pas fermé les yeux. Je n'ai donc pas pu la photographier. Jamais.

Ma mère croyait probablement que c'était mieux ainsi.
Qu'elle seule pouvait magnifier sa propre image.



Lorsque ma mère s'est suicidée, mon père n'a ni bougé ni parlé ni dormi pendant trois jours. Puis il s'est pendu, au plafond de son musée. Il m'a laissé un mot :

Je suis allé rejoindre ta mère. C'est un voyage d'amour. Nous reviendrons te chercher un jour.

Alors qu'il oscillait dans le vide, il m'a semblé que mon père embrassait l'ensemble de son musée. Que c'était un hommage à ma mère.

Quand les autorités sont venues décrocher mon père, j'ai hurlé à tous qu'il fallait le laisser exactement là. Qu'il fallait regarder avec les yeux, sans toucher. Parce que c'est ainsi qu'on se comporte dans un musée.



J'ai patienté huit ans. À me remémorer nos longues périodes d'attente, qui ravivaient notre passion familiale. J'avais tellement de souvenirs, de merveilleux souvenirs. De magnifiques souvenirs. Je n'ai pas eu conscience du temps qui passait.

Puis mon père a respecté sa promesse. Ils sont enfin revenus.

Nous partageons maintenant mon corps. C'est une idée de ma mère. Ça nous permet d'être continuellement ensemble, à nous aimer. À nous adorer. Et nous avons tellement à faire. Avec les rééditions des romans de mon père, l'entretien de son musée et la conservation des autoportraits de ma mère. J'ai un immense héritage à gérer. À préserver. D'ailleurs, ma mère me le rappelle souvent quand j'observe mon reflet.

Une chute de narine plus noble !

Ourler la lèvre inférieure !

Elle a raison. Mon nez est trop large. Mes lèvres, trop minces. Regardez comme les siennes sont parfaites. Je veux les mêmes.

Voilà pourquoi j'ai souhaité vous rencontrer.

Ensuite, nous procéderons au remodelage des seins, des cuisses, des mollets et des fesses. Ma mère avait des fesses en forme de cœur.

Un cœur bombé d'amour éternel, répète-t-elle toujours.

Si vous avez besoin d'images supplémentaires, je m'empresserai de vous les fournir. On raconte que vous accomplissez des miracles avec votre bistouri.

Je ne demande rien de moins.